

BAILLARGEON, Jean-Paul, dir., *Les pratiques culturelles des Québécois : une autre image de nous-mêmes*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986. 394 p.

Mireille Barrière

Volume 41, numéro 1, été 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304539ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304539ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Barrière, M. (1987). Compte rendu de [BAILLARGEON, Jean-Paul, dir., *Les pratiques culturelles des Québécois : une autre image de nous-mêmes*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986. 394 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 41(1), 104–106. <https://doi.org/10.7202/304539ar>

BAILLARGEON, Jean-Paul, dir., *Les pratiques culturelles des Québécois: une autre image de nous-mêmes*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986. 394 p.

Depuis quelques années, le besoin de quantifier la culture se fait sentir. Cette avalanche de chiffres sert tout aussi bien le chercheur que le gestionnaire

gouvernemental et l'intervenant. Le concept de «rentabilité de la culture» par ses effets d'entraînement alimente de plus en plus le discours, ce qui contribue également à la tenue de ces vastes enquêtes sur le comportement culturel des Québécois. En 1983, l'Institut québécois de recherche sur la culture avait publié une version préliminaire d'un recueil de statistiques culturelles couvrant seize secteurs. Dans la foulée de cet ouvrage, Jean-Paul Baillargeon a commandé les quinze essais réunis dans le présent collectif. La période de réflexion s'étend en gros sur les quinze dernières années, celles marquées en somme par l'apogée de la Révolution tranquille d'une part et le désarroi post-référendaire d'autre part.

La définition de la culture s'est modifiée et élargie chez nous au cours de la période. Le présent ouvrage reflète cette tendance puisque l'industrie touristique, le sport et le plein air y sont traités au même titre que les activités culturelles traditionnelles comme le théâtre, la lecture et la musique classique. Les auteurs mis à contribution sont Maurice Lemire (littérature), Claude Martin et Roger de la Garde (presse), Marcel Caya (archives), Luc Noppen (patrimoine), Denys Morisset (arts plastiques), Guy Beaulne (théâtre), Laurent Duval (musique classique), Robert Leroux (musique populaire), Iro Tembeck (danse), Réal La Rochelle (cinéma), Elzéar Lavoie (radio), Hélène Cantin (télévision), Jean Stafford et Marcel Samson (tourisme), Donald Guay et Roger Boileau (sport et plein air) et Gilles Pronovost (activités de loisir).

Dans son avant-propos, le directeur nous prévient: «Le collectif est un genre périlleux en ce sens qu'il y a risque à la fois de redites, de multiplicité de styles, d'approches et de perceptions, quand ce n'est pas de divergences.» L'exercice s'avère au contraire fort intéressant. De ce «quot homines» se dégagent trois constats communs: la présence de l'État dans le champ culturel, l'influence du nationalisme et l'échec relatif d'un idéal de démocratisation.

L'intervention gouvernementale apparaît bénéfique et indispensable à la plupart des auteurs: le développement de la littérature et du cinéma d'ici ne se conçoit pas sans un tel soutien. Tout en appréciant ce support, certains toutefois suggèrent des corrections: ce sera, pour le théâtre, l'abolition de la taxe sur les spectacles et, pour la télévision, un encouragement à la création plutôt qu'à la production. La seule note vraiment discordante en cette matière vient de la fureur iconoclaste de Denys Morisset qui reproche entre autres au ministère des Affaires culturelles d'avoir, par son mode d'intervention, accouché d'un «art officiel» et qui réclame la reprise du pouvoir par les créateurs eux-mêmes. Moins tranchant, Elzéar Lavoie critique surtout la bureaucratisation de la radio qui étouffe la créativité: Radio-Canada s'avère une cible de choix.

Les effets du nationalisme sur la vie culturelle québécoise des deux dernières décennies ne sont plus à démontrer, notamment dans le domaine de la chanson et du théâtre. Tous ne soupçonnent peut-être pas ses conséquences bénéfiques sur l'univers du sport et du plein air où, grâce à ce nationalisme, les francophones occupent enfin la place qui leur revient. Là encore, certains auteurs jettent un pan d'ombre. Luc Noppen déplore la banalisation du patrimoine dont la restauration, expression au départ d'un certain nationalisme, est réduite désormais à un objet de consommation comme les autres. D'autre part, l'Église du Québec, comme le souligne justement Laurent Duval, s'est montrée peu attentive à ce trésor inestimable de notre patrimoine culturel que cons-

titue la musique religieuse traditionnelle. Enfin, d'autres souhaitent se libérer de ce carcan, particulièrement au cinéma où, selon La Rochelle, les expériences ethnocentriques genre *Les Plouffe* et *Maria Chapdelaine* n'aboutissent qu'à des produits inintéressants et inexportables.

Les sommes parfois considérables investies dans la culture avaient été consenties dans le but de la mettre à la portée de tous. Les résultats n'ont pas été concluants partout. Par exemple, les Québécois lisent encore peu comparativement aux autres Canadiens en dépit de l'amélioration du réseau des bibliothèques publiques. La danse moderne demeure la «parente pauvre» des arts de la scène et l'avenir de ses créateurs précaire. Denys Morisset, de son côté, ne croit pas à l'art pour tous, concept qui, selon lui, a débouché sur la «macramisation» de l'art et généré l'expression d'une plus grande modernité. Elzéar Lavoie mise pour sa part sur la radio populaire dont la bande MA constitue le meilleur véhicule. Gilles Pronovost résume bien la situation en montrant que la démocratisation a surtout été atteinte dans le domaine des pratiques sportives qui se sont accrues et diversifiées en quinze ans alors que la fréquentation des activités culturelles classiques est demeurée stable.

Malgré les difficultés évoquées, l'optimisme n'est pas totalement absent de ces essais. L'épuisement apparent qui touche certains secteurs ne serait-il qu'un temps d'arrêt avant une nouvelle ébullition de créativité? Quelques conclusions méritent un autre examen de la part des lecteurs. Ainsi, pointer du doigt la persistance des préjugés jansénistes comme l'une des causes du malaise dans le domaine de la danse, n'est-ce pas trop simpliste? Une étude récente du ministère des Affaires culturelles fournit, à notre avis, un meilleur éclairage sur la question. Enfin, les réflexions du directeur à la fin de l'ouvrage nous aident à développer les nôtres. Les nombreux tableaux statistiques retenus sont fort utiles et le lecteur peut même les exploiter plus largement. On peut regretter toutefois que l'essai d'Elzéar Lavoie n'en comporte aucun: ils auraient servi à mieux suivre un texte riche et, au demeurant, bien enlevé et fort spirituel.

On relève à l'occasion quelques malheureuses coquilles, comme «Bau-mel» au lieu de «Baumol» (p. 161, 163), *leurs* imposent (p. 221). Dans le chapitre sur la radio, Madame X (Reine Charrier) est rebaptisée Cherrier et un «i» de trop s'insère dans le nom de famille de Jean-Pierre Coallier. De plus, ce «Palmarès de la chanson française» mis sur pied par CKVL ne serait-il pas plutôt «La Parade de la chansonnette française» de mon après-guerre? Enfin, nous reconnaissons volontiers à Denys Morisset le droit de jeter Napoléon Bourassa à bas des cimaises, mais nous lui refusons carrément celui de confondre les dates extrêmes du peintre avec celles de son fils Henri (p. 122, note 15).